

Des films

Nicolas Bauche
16 septembre 2005

Locarno, le cinéma autour du monde

Il n'est pas étonnant que Locarno accueille un festival de cinéma. Avec le *Castello dei Visconti* encastré dans le paysage, la lignée milanaise et, en premier lieu, Luchino, génie du 7^e Art, tous semblent veiller sur la ville. La sélection de cette 58^e édition a sans doute bénéficié de ces auspices bienveillants : les films présentés du 3 au 13 août ont, pour l'essentiel, tenu leurs belles promesses. Et dessiné, du même coup, une géographie du cinéma.

Locarno est le temple des auteurs : en faisant la part belle aux premiers et seconds films, la cité tessinoise se garde des intérêts économiques des compagnies et des blockbusters qui pourraient plomber le paysage cinématographique. Du coup, les idées affluent...

Chose étrange, les films les plus ambitieux ont été les plus controversés. *The piano tuner of earthquakes* des Frères Quay et *Un couple parfait* de Nobuhiro Suwa ont été fraîchement accueillis par la critique. Pourtant, s'il y a bien des enjeux de cinéma passionnants, c'est dans ces deux longs-métrages. A eux seuls, ils montrent les voies d'un art qui se met en question, se cherche.

The piano tuner... est une féerie lumineuse. A-t-on vu ailleurs un travail esthétique aussi exceptionnel ces dernières années ? Sur un canevas à la limite du surréalisme, les cinéastes siamois empreintent tout autant au romantisme pictural allemand, au cinéma muet et à l'animation. Le résultat ? Une sorte de *Eraserhead* diaphane d'où Amira Casar émerge comme une revenante. La belle campe une cantatrice, Malvina, assassinée sur scène, en pleine représentation. L'étrange docteur Droz, passionné par les automates, s'empare de son corps et la ramène à la vie dans son île... On pense un peu au *Cabinet du docteur Caligari*, à l'expressionnisme mais surtout on reste « scotché » par le talent graphique des cinéastes américains. Un peu à l'image de Malvina, la lumière est captive dans cet écrin de cinéma.

A l'opposé de ce travail de composition plastique, *Un couple parfait* dépouille le 7^e Art du peu de chair qui lui reste. Nicolas (Bruno Todeschini) et Marie (Valéria Bruni-Tedeschi) vont se séparer. Un dernier voyage les ramène à Paris pour les noces d'un ami. Entre les vieilles connaissances et leurs déambulations dans la capitale, la rupture s'installe. *Un couple parfait* est une sorte de bout à bout de séquences portées par la grâce. Tout comme *The piano tuner...*, ce n'est pas une oeuvre évidente, c'est peut-être là son charme. Suwa a amené Todeschini et Bruni-Tedeschi à écrire les scènes par leurs improvisations. Le dialogue est réduit à la part congrue, tout est dans les non-dits, la richesse des expressions. Peu d'acteurs arrivent à faire vibrer le silence : Todeschini et Bruni-Tedeschi, si.

On oublie trop souvent que le Canada francophone est un pôle de création majeur. Un peu comme le cinéma espagnol, il montre une vigueur et une diversité exceptionnelles dans les sujets qu'il traite. L'échantillon présenté à Locarno le confirme car quoi de commun entre *La neuvaine* de Bernard Emond et *Familia* de Louise Archambault ? La langue joliment fleurie mais à part ça... *La neuvaine* suit le parcours de François, un magasinier, et Jeanne, un médecin. Rien de commun entre eux : l'un est pieux, l'autre athée, mais les paradoxes

s'arrêtent net quand il s'agit de leur désespoir. François entre en neuvaine (prière adressée à Sainte Anne) pour empêcher sa grand-mère adorée de mourir. Jeanne, elle, tente de se suicider, après avoir assisté impuissante au meurtre d'une de ses patientes et de son bébé. Le film s'attache à la rencontre de ses deux solitudes... Sous des dehors sobres, *La neuvaine* est une oeuvre complexe qui lorgne du côté d'Atom Egoyan. Avec talent. Une douleur sourde, ouateuse, perfuse le film trempé dans cette société marquée par l'effondrement des pratiques religieuses, son ancrage dans les campagnes, son oubli synonyme de libération des murs. Dans une société où Dieu est mort et enterré, l'espoir renaît des lèvres d'une vieille dame mourante.

Côté pile, le Québec croyant. Côté face, le Canada perd pied. La famille éclate mais Louise Archambault ne tricote pas un énième constat sociologique. Le périple sur les routes de Michelle et de sa fille est davantage le point de départ d'une réflexion sur l'hérédité. L'atavisme est-il aussi psychologique ? Les erreurs de nos parents seront-elles les nôtres ? La comédie dramatique se teinte de couleurs profondes et interroge une société de malaises.

Le film « géographique » de la sélection est ailleurs. *Vendredi ou un autre jour* d'Yvan Le Moine porte à l'écran le roman de Michel Tournier. Les acteurs sont brillants (Philippe Nahon aurait bien mérité un prix d'interprétation), la réalisation belle et fluide et pourtant le film ne prend pas. Les avatars de l'adaptation littéraire ? Il faut plutôt chercher du côté de la problématique tronquée de *Vendredi*. Le Moine axe son récit sur la perte de repères du protagoniste, un arrachement à la société qui confine parfois à la folie. Le roman de Tournier est plus ample. L'insularité est le pôle d'interrogation de notre civilisation. La terre génère de la culture. L'ailleurs modèle l'humain à sa guise. Une leçon de relativisme mais surtout un renversement des données de l'humanité. Ce qui prime, c'est bien le territoire, et pas l'homme...

Le plaisir de Locarno, c'est aussi celui du cinéphile qui n'est jamais préparé à tomber sur un génie. Au coin de la rue, j'ai pris à gauche : Kiarostami est en face, lunettes de soleil vissées sur le nez. Lui ne me voit pas. Je ne vois que lui. Quand le cinéma est dans la rue, le cinéaste mène encore le jeu. Et moi, je reste spectateur...

Nicolas Bauche

© Les Cafés Géographiques - cafe-geo.net